

« Cacher ». Articulation sémantique d'un concept en français, en latin et en hongrois

C'est un postulat de la science du langage que les concepts qui trouvent une expression linguistique ne préexistent pas à cette expression ; autrement dit, la délimitation des concepts n'est pas imaginable sans l'intervention de la forme phonique qui les porte et les fixe. « Rien n'est distinct avant l'apparition de la langue », disait Saussure, qui a pu définir le concept précisément comme un signifié solidaire avec un signifiant. Mais y a-t-il alors un moyen de décrire ce qui est commun dans l'expérience humaine indépendamment des frontières linguistiques ? Peut-on approcher cette chose vague et flottante qui est à la recherche d'une expression ? La question est lourde de sens philosophique, parce qu'elle revient à demander : existe-t-il un moyen de dépasser la grille conceptuelle de sa propre langue ou en reste-t-on prisonnier à jamais ? Au lieu de m'enfermer dans la stérile hypothèse de l'incommunicabilité, je pense qu'il est possible de dégager, au fin fond des concepts forgés par les différentes langues, des quasi-constants sémantiques, dont le véritable intérêt consistera peut-être dans les articulations très diverses qu'elles subissent dans les systèmes linguistiques concrets.

Ainsi, *catcher* est un lexème français, ayant un signifié que nous pouvons considérer comme spécial au français et irréductible à des expressions d'autres langues ; mais « cacher » est en même temps une étiquette, si l'on veut métalinguistique, qui donne un nom à un champ sémantique correspondant à un secteur de la réalité et qui fonde par conséquent la possibilité de la traduction et de l'interprétation « translinguistiques », pour ainsi dire. Quand on cherche à discerner ce que désigne cette étiquette, on peut suivre deux démarches complémentaires. D'une part, l'intuition, qui s'appuie d'ailleurs sur l'expérience de la langue, va nous fournir un certain nombre de critères pour découvrir ce qu'on peut appeler les emplois caractéristiques d'un terme. C'est le procédé des dictionnaires unilingues : dans l'article *catcher* du *Trésor de la Langue Française*, « il cachait ses yeux pleins de larmes » et « ses paupières cachaient des yeux qu'on devinait admirables » se trouvent rangés sous deux rubriques différentes, correspondant respectivement à ce qui est volontaire, avec un agent généralement « humain », et à ce qui ne suppose pas d'intervention « humaine ». Nous pouvons tirer une petite conclusion en passant : l'idée de « ne pas laisser voir » peut sembler assez importante aux membres d'une communauté pour être désignée d'un mot spécifique – qu'en est-il de l'idée contraire ? Est-ce que *catcher* a un antonyme ? On pourrait hésiter entre *montrer* et *découvrir*, les deux étant pourtant moins spécifiques que *catcher*. Donc *catcher* est spécifique et important – mais la considération de la présence ou de l'absence de l'agent humain nous dit-elle quelque chose du concept ? Dans l'abstrait, on distinguera déjà deux situations radicalement différentes : la première signifie que l'on garde quelque chose pour soi, en se l'appropriant, ou peut-être en sauvegardant par là la sphère de l'intimité, c'est une volonté d'avoir pour soi, qui peut provoquer l'envie, le vol ou le viol ; la seconde situation met l'homme en face de l'inconnu, à conquérir ou à redouter. C'est sur ce point qu'intervient la deuxième démarche : le réseau synonymique qui entoure le terme en question, et les expressions qui le traduisent dans d'autres langues peuvent témoigner eux-mêmes du clivage à l'intérieur d'un univers sémantique conçu d'abord comme unitaire. Je cite

le *TLF* : *cache* avec agent humain : « Soustraire, dérober à la vue », synonyme : *dissimuler* ; sans agent humain : « Dérober à la vue en faisant écran », synonymes : *masquer*, *voiler*. Ces rapprochements avec d'autres termes composent un champ sémantique dont *cache* semble représenter le centre. Avant de revenir à la série synonymique proposée, je peux constater que le clivage observé en français se vérifie parfaitement dans le hongrois (à cette différence près que le terme général *rejt* « il cache », bien que toujours utilisable, cède souvent la place à *takar*, mot de plus grande fréquence et équivalent approximatif de *couvrir*) : en effet, parmi les synonymes fondamentaux, le verbe *dug* n'est utilisable qu'avec un agent « humain ».

Mais quel est exactement ce rapport de synonymie, et que signifie l'affirmation que *masquer* ou *dissimuler* appartiennent au champ sémantique de « cacher » ? Au lieu de ressasser cette banalité que toute synonymie est partielle, considérons l'aspect positif du rapport : doublé et comme reflété par une multitude de termes, le contenu conceptuel « cacher » sera doté d'une multitude de facettes, qui indiqueront ses rapports avec d'autres sphères sémantiques. Nous pourrions donc dire que l'on peut « cacher » quelque chose « en le dissimulant quelque part » ou qu'une chose peut rester « cachée » étant « voilée » – mais par un retournement de notre pensée, nous pouvons dire aussi que sous l'étiquette « cacher », on trouve une intersection de différents contenus verbaux qui concrétisent l'idée, tellement importante, de « ne pas laisser voir ». Cependant, ce qui est ressource synonymique à un moment donné peut devenir source étymologique et « nourrir » constamment le centre même du domaine d'expression. Or, compte tenu des témoignages du français, du hongrois et du latin, on dira que le champ sémantique qui se résume sous l'étiquette « cacher » a trois sources relativement distinctes et correspond du même coup à une démarche d'abstraction triple :

a) Ce champ sémantique se nourrit d'abord de l'idée de « mettre ou de se trouver dans un endroit circonscrit ». En latin, le verbe central du champ, *condere*, signifie à l'origine « mettre ensemble, enfermer, mettre à l'abri, déposer », ainsi : *condere messem in horreum* « mettre la récolte dans la grange ». (Quand le verbe se spécialise pour ne signifier que « cacher », il prend le préfixe de l'« éloignement » : *abscondere* survit dans le *nascondere* italien.) Le verbe hongrois *dug* garde encore le sens original de « mettre dans un espace étroit de façon à remplir cet espace » (par exemple une main dans un gant, sens voisin de « fourrer ») ; muni du préfixe d'éloignement *el*, le verbe *eldug* signifiera « cacher » ; *bújik*, verbe intransitif signifiant « se cacher » s'emploie couramment dans le sens de « se mettre dans » aussi, avec des compléments comme « au lit », « dans un vêtement ». Le verbe *cache* semble remonter (à travers une forme intermédiaire *coacticare*) à *coactare* latin, qui signifie « comprimer, serrer ». Cet aspect du champ pourra donc nous apparaître avec un sens de « trésor que l'on possède », quand il s'agit des choses, et avec celui de « refuge qui nous renferme », en ce qui concerne les êtres.

b) Une deuxième source du champ sémantique est constituée par l'idée de la « séparation ». Celle-ci peut être conçue de façon matérielle : *voiler* et *couvrir* impliquent l'emploi d'un instrument qui rend invisible ; ou, d'une façon plus générale, ce qui est *secretus* est mis à part, écarté, éloigné de la lumière. L'« abri » qui protège et, à plus forte raison, le « voile » qui arrête le curieux seront des indices de lieux particuliers et comme portant une marque de mystère.

c) Enfin, l'idée de l'« altération » contribue également à la constitution du champ. Le *voile* s'interpose entre le regard et l'objet, mais il se donne pour ce qu'il est : un empêchement ou une

interdiction ; alors que le *masque* veut se faire oublier, parce qu'il opère une substitution : il cache en altérant. Un *déguisement*, étymologiquement parlant, sert à remplacer la *guise*, c'est-à-dire l'aspect véritable, et à instituer un monde des apparences. En hongrois, le verbe fondamental du champ sémantique, *rejt*, a pu traduire d'abord la séparation, mais c'était peut-être en même temps un terme de magie, propre à opérer des transformations miraculeuses. Au refuge protégé par son enveloppe spatiale et à l'intimité située de l'autre côté d'une frontière s'ajoutera la fausse identité, l'idée d'une surface qui empêche d'atteindre les profondeurs.

Le complexe des expériences que la langue emmagasine dans cette sphère à la fois fondamentale et particulière sera naturellement une base de comparaison pour d'autres expériences plus difficilement définissables parce que moins concrètes ou moins saisissables pour la pensée rationnelle ; et d'autre part, les différents aspects du champ sémantique de « cacher » trouvent certains points de cristallisation dans la *praxis* humaine, qui enrichiront le vocabulaire du champ, en apportant leur propre connotation. Pour illustrer d'abord cette interaction des vocabulaires, le domaine de la mort s'offrira comme un exemple privilégié : séparation définitive dans l'espace du cimetière et dans celui de la mémoire, la mort est l'une des concrétisations par excellence de l'éloignement produit par « cacher ». « Maint bijoux dort enseveli Dans les ténèbres et l'oubli, Loin des pioches et des sondes » – on voit comment *ensevelir* est attiré par notre champ sémantique, dans ce poème de Baudelaire (« Sépulture »). Et dans la direction opposée, *krypta*, mot signifiant « caché » dans la civilisation des premiers chrétiens, était d'abord le nom du lieu du culte, pour devenir celui de la sépulture. En ce qui concerne les comparaisons fondées sur le vocabulaire du « caché », on pourrait s'arrêter aux expressions métaphoriques relatives au langage (on peut communiquer sa pensée « à mots couverts », mais, bien entendu, on peut aussi la « cacher » entièrement). Cependant, pour terminer, j'évoquerai une autre expérience de séparation encore – mais celle-ci se laisse peut-être surmonter dans un ultime miracle. Là où il y a un voile, un *uelum*, ne peut-on assister à une révélation ? Ce qui semble à jamais caché n'éclatera-t-il pas dans ce qui est le contraire de cacher, c'est-à-dire dans une *apocalypse* ? On parle en ces termes de l'essence de l'au-delà cachée et soudain manifestée. Le « Quidquid latet, apparebit » déplace le voile et la déchirure du voile dans un espace abstrait ; mais la frontière de cet au-delà peut apparaître aussi comme matérialisée : « portes d'ivoire et de corne », qu'il s'agisse des enfers ou du rêve, cette seconde vie. Déchirer le voile, déchiffrer le secret et recréer ensuite l'indicible que ne pourra approcher qu'un langage chiffré – voilà ces ultimes désirs auxquels nous parvenons au cours de l'investigation et qui nous font mieux comprendre peut-être ce que *cacher* veut dire.

SÁNDOR KISS

Debrecen